

Voici donc un discours chrétien qui n'a ni caractéristique, ni sentiment spécifique et qui en plus parle d'un objet difficile à saisir ... Un discours sur lequel 5 des 6 grands penseurs du panel choisi par Cléro semblent s'être cassés les dents (ou du moins leurs dents en ont-elles été agacées).

Discours instables sur des notions instables

« **F**aut-il répugner de travailler avec des notions instables ? », se demande Jean-Pierre Cléro en concluant son chapitre sur la grâce « *qui, aux yeux du philosophe, concentre le maximum d'ambiguïtés* ». Heureusement pour nous, les notions instables n'ont pas dissuadé le philosophe de « *faire du christianisme une affaire de pensée* », en tout cas de faire du discours chrétien et même du discours protestant l'objet de ce livre. Car du côté de l'expérience (« *professeur de philosophie, marié à une pasteur, qui officie actuellement à l'Oratoire du Louvre* » ayant par ailleurs été auditeur « *de conférences, de prédications et d'offices prononcés par des personnes très différentes* ») comme du côté du corpus philosophique utilisé (avec 6 auteurs « *choisis dans un intervalle historique qui n'excède pas six ou sept décennies* » : Kant, Fichte, Hegel, Schleiermacher, Feuerbach et Kierkegaard, mais Hobbes, Locke, Hume, Bentham sont aussi très sollicités), on est en protestantisme et le *religieux* ou la *religion* sont une manière de qualifier ce que les institutionnels protestants d'entre 18^e et 19^e siècles donnaient à entendre comme tel. Je ne prétendrai pas ici traiter de l'aspect proprement philosophique de ce livre qui donne envie de se jeter sur le *Journal* de Kierkegaard et même, plus inattendu, de creuser la théologie de Hobbes. Dans cette sorte de discours (religieux ?) sur un discours philosophique à propos de discours religieux, je me limiterai par incompréhension à d'abord faire quelques remarques générales sur la méthode de Cléro et ensuite esquisser ce à quoi cette méthode peut faire penser à propos des discours protestants et chrétiens un croyant qui a malheureusement plus fréquenté les salles de rédaction que les bancs des temples ou des facultés mais qui a de ce fait une sensibilité particulière en matière de *communication religieuse*.

La question posée par Cléro est « *socratique* » : « *Qu'est-ce qui fait qu'un langage est religieux ?* ». On aurait pu trouver question moins ambitieuse et plus facile à circonscrire. Car il y a une telle proximité entre les deux notions (si tout langage n'est pas religieux, il y a peu de choses qui ne soient pas langage en religion) qu'on se retrouve devant le même genre de densité et de difficulté que McLuhan une fois qu'il eût énoncé que « *le médium, c'est le message* » : comment montrer les effets réciproques et fusionnels tout en les dissociant malgré tout pour les besoins de la démonstration ? Comment aussi dire quoique ce soit de sensé sur des discours qui se glorifient de ne pas l'être puisqu'en fin de compte « *on peut toujours y trouver ce que l'on y cherche* » ? Souplesse et plasticité qui ne me paraissent pas propres au religieux, encore moins au christianisme mais au langage, même si ce religieux-là a beaucoup fait pour mélanger les genres en proclamant entre autres que « *Au commencement était la Parole, la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu ...* » (Jean 1,1).

Cléro rejette tout d'abord en grande partie la lecture performative et autoréférentielle actuelle de ce langage car elle est « *envahissante et ne laisse pas de place à*

d'autres modes de discours ». Il lui préfère le « *feuilleteur* » d'« *événements transformés partiellement en symboles et en symboles devenus événements* » puisqu'il n'y a pas de discours dominant mais « *un concours de discours, très divers, très complexe* » qu'il n'est pas aisé de différencier des autres types de discours. Voici donc un discours chrétien qui n'a ni caractéristique, ni sentiment spécifique et qui en plus parle d'un objet difficile à saisir ... Un discours sur lequel 5 des 6 grands penseurs du panel choisi par Cléro semblent s'être cassés les dents (ou du moins leurs dents en ont-elles été agacées).

Comme ces grands esprits, Cléro a du mal avec le christianisme et il y a quelque chose de touchant à voir une intelligence aussi vive se débattre pour trouver la « *raison* » à tout cela, alors que toute personne croyante sait qu'il n'y a pas l'ombre d'une raison objective expliquant qu'elle ait cette foi-là et comprend donc sans mal pourquoi le Nouveau Testament « *ne s'explique pas beaucoup sur la finalité de ses valeurs* » ni sur ce « *terrible manque de raison que nulle philosophie intrinsèque ne vient combler* ». C'est avec ce genre de remarques que l'on ressent le plus la position particulière mais ici pour une fois confortable de la personne croyante. Car s'il est aisé de passer de la méthode chrétienne (qui, à part quelques objets bien déterminés et improuvables, met du doute partout) à la méthode scientifique, il est apparemment plus difficile de faire le chemin inverse.

Me trouvant sur le versant facile (la descente), je préférerais parler de *discours chrétien* plutôt que *religieux*. Ce qui est *chrétien* est à peu près identifiable et catégorisable, ce qui est *religieux* ne l'est toujours pas puisqu'il rassemble tout et rien et fonctionne de plus en paire avec la notion tout aussi floue du *séculier*. Le séculier n'est pas religieux et le religieux n'est pas séculier mais on serait bien incapable d'en dire plus sur chacun des deux sans aussitôt se perdre dans les impasses et les contradictions, comme avec le *religieux non spirituel* et le *spirituel non religieux* de nos temps compliqués. Malgré sa position sur le versant difficile (la montée), Cléro étonne en tout cas par la justesse de ses remarques et notations sur la vie croyante qui font parfois douter qu'il soit aussi agnostique qu'il l'écrit et dénotent un observateur extrêmement attentif.

C'est le propre des livres attentifs à la réalité de nous faire réfléchir à ce que l'on vit, ici les discours chrétiens que j'entends et ceux que je dis. Je ne dirai rien ici sur ceux que je dis car n'étant ni pasteur, ni prédicateur, ni théologien, cela se limite à quelques rares échanges verbaux avec d'autres personnes et à la prière qui ne concerne que Dieu et moi (mais il faut lire le chapitre qu'y consacre Cléro et qui est un des sommets de son livre). Sur les discours chrétiens que j'entends, je pourrais parler de la liturgie, de la cène ou de ces mêmes échanges mais dans mon expérience, la prédication reste ce qu'il y a de plus marquant en matière de langage puisqu'elle permet de ressentir à partir du discours de quelqu'un d'autre le même effet que lorsqu'un passage de la Bible nous apparaît soudain sous un nouvel angle ou nous perturbe. Une façon de donner « *au texte son présent* » qui a ceci d'étrange qu'on se souvient plus de l'effet que cela nous fait que du contenu.

(1) « *Désirant une fois faire quelque chose au service de notre Seigneur, je pensai que je ne pouvais le servir que bien petitement, et je me dis en moi-même : "Pourquoi donc, Seigneur, demandez-Vous mes œuvres ?". Il me dit : "Pour voir ta volonté, ma fille" » (Thérèse d'Avila, *Relations*, 52, vers 1575). « *Une nuit, étant bien éplorée et outrée de repentance, je dis du profond de mon cœur : "Eh ! Mon Seigneur ! Que me faut-il faire pour vous être agréable ? Car je n'ai personne pour me l'enseigner. Parlez à mon âme, et elle vous écoutera". Tout à l'instant j'entends, comme si une autre personne eût parlé dans moi-même : "Quittez toutes les choses de la terre. Séparez-vous de l'affection des créatures. Renoncez à vous-même" » (Antoinette Bourignon, *La Parole de Dieu, ou sa Vie intérieure*, 3, 1683).**

À l'enterrement d'un oncle, un jeune pasteur que je ne connaissais pas a fait une prédication qui m'a bouleversé. Je vois la scène et je ressens encore l'ambiance : le temple cubique un peu décati, le pasteur seul sur l'estrade, la lumière artificielle car on est en hiver. Je me souviens du bouleversement et j'oublie si bien tout le reste que lorsque je reverrai ce pasteur beaucoup plus tard, il me faudra un peu de temps pour comprendre qu'il s'agissait de lui. Tout s'était effacé derrière l'image d'ensemble et l'effet, souvenir qui est la trace et seulement la trace de ce qui s'est effectivement passé à ce moment-là : la conscience que je suis ici et Dieu aussi, qui me fait comprendre par ce discours un tout petit peu de ce qu'il a à me dire.

La prédication n'est donc pas seulement un discours chrétien du dimanche matin ou d'un soir d'enterrement. Elle s'inscrit dans la lecture quotidienne de la réalité et si possible quotidienne des textes de la Bible qui est la vraie constante de la vie croyante. À travers ces deux lectures qui ont vocation à s'entrecroiser sans cesse, il s'agit pour la personne croyante, quelque reculé ou distance qu'elle y mette selon les moments ou occasions, d'écouter et d'entendre le discours de Dieu sur lequel elle aura du mal à parler et faire un discours en tant que tel. Encore moins (pour utiliser mon corpus à moi, non de philosophes mais d'autobiographies féminines chrétiennes des Temps modernes) citer des phrases directement intelligibles comme ont pu le faire en leur temps Thérèse d'Avila ou Antoinette Bourignon (1). Ce seront comme avec Jeanne Marie Guyon les signes et les coïncidences (2), comme avec Johanna Eleonora Petersen (3) les versets choisis au hasard et qui tombent bien ou ceux qui, dans une lecture continue, arrêtent et font tout reconsidérer. Ce sera comme avec Kata Bethlen (4) l'interrogation constante sur le sens de ce qui se passe : pourquoi Dieu a-t-il incendié mon château et pourquoi finalement a-t-il arrêté l'incendie ? ... Je vois une « *branche d'amandier* » (Jérémie 1,11) et je comprends. Je vois le feu passer au vert et je repars. La lecture, l'écoute et l'interprétation de ce type de discours rappellent le chasseur à l'affût, l'œil et l'oreille exercés à déceler les indices, dont Carlo Ginzburg fait le prototype de l'historien (5). C'est « *l'après-coup* », « *l'instant éthique du religieux* » dont Cléro parle à propos de Kierkegaard, qui « *tire des conséquences et agit en conséquence* ».

Ce vaste discours-là qui est le discours chrétien essentiel, continu et la plupart du temps impossible à partager, est surtout présent ici à travers ce qui en apparaît dans la Bible et bien sûr chez le cher Kierkegaard. L'endroit où Cléro en parle le mieux est peut-être son chapitre sur les paraboles. Car il s'agit là clairement d'interpréter et c'est bien la seule chose que, comme nous, y comprennent les pêcheurs de Galilée : « *Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole* » (Luc 8,9).

Un soir où j'avais lu à mon père la parabole du fils prodigue et alors que j'allais passer à tout à fait autre chose, il a levé la main et m'a dit : « *Est ce qu'on peut un peu s'arrêter, là ? ...* ». Il voulait un peu de silence, sans doute pour encaisser ce récit qui, à mon expérience, est le plus scandaleux et révoltant des évangiles pour des oreilles occidentales actuelles (avec celui des ouvriers

de la onzième heure, intolérable pour les capitalistes comme les anti-capitalistes). La parabole avait réussi son coup : capter le divin « *par ce discours brisé* », saisir « *un moment existentiel* », arrêter la course, examiner tout à coup la manière dont on descend un escalier et perdre pied. Le christianisme (mais peut-être pas le religieux si on suit Ellul) est-il autre chose qu'instabilité du discours et de son interprétation, instabilité de la personne croyante constamment déstabilisée ?

Un discours chrétien instable par fonction en protestantisme est le discours institutionnel hors culte qui passe par les différents canaux médiatiques (dont cette revue) à destination des personnes croyantes ou autres. Hors bulletins d'Église locale, ce discours est frappé d'un stigmate d'illégitimité. La pasteure ou le pasteur est à sa place pour me parler de Dieu à travers sa prédication puisque l'assemblée des fidèles vient la légitimer. Dieu est à sa place pour jouer au chat et à la souris avec moi et me parler au travers de notre réalité et de la Bible. Mais qui est cette personne qui se permet de vouloir me faire lire ou entendre un *discours chrétien* sur papier, en ligne ou sur les ondes ? Face à cette compréhensible illégitimité, ce type de discours chrétien pourra adopter deux attitudes de contournement. La première est de faire semblant de ne pas être un discours mais un témoignage, une estrade improvisée où l'on vient exprimer un morceau de sa vie comme ces proches un peu empruntés que l'on appelle au micro pour les baptêmes, mariages ou enterrements (c'est le positionnement d'une bonne partie de la littérature pieuse et on aura vu que je l'ai en partie adopté dans ce texte). La deuxième est de faire semblant d'être un discours comme d'autres types de discours en adoptant leurs codes au risque de se demander à quoi exactement cela sert.

Et la théologie ? Bien que hors culte et la plupart du temps institutionnelle quand elle est enseignée et publiée, il me semble qu'elle ne partage pas l'instabilité par fonction de la catégorie de discours précédente tout en profitant du dispositif de la prédication : elle parle de Dieu à l'assemblée. Mais elle le fait différemment, sans esthétique (ou si peu) ni précautions politiques puisque, comme l'écrit Cléro, « *les Églises voleraient en éclats si les discours des prédicateurs portaient directement sur les choses mêmes* ». Ce qui explique peut-être que si j'ai oublié les contenus de toutes les prédications qui m'ont marqué, je me souviens de ce que j'ai lu dans Luther, Calvin, Kierkegaard, Barth ou Ellul. On comprend donc que Cléro ait pris la majorité de ses références chez Kierkegaard qui, voulant faire une philosophie de l'existence, n'a pas pu faire autre chose « *qu'une explication du christianisme* ». Et qu'il conclue avec lui que

« l'important est que le religieux mêle ses racines, les constituants du tronc et ses branches à toutes les autres activités linguistiques qui dépendent de lui autant qu'il dépend d'elles. C'est bien la raison pour laquelle on ne peut pas réduire l'athéisme à la négation de Dieu. La négation de Dieu est encore dans le sillage du religieux. Le religieux ne serait pas grand chose s'il suffisait pour le mettre en cause de nier Dieu. Sort-on des mathématiques pour nier que le cercle puisse être quadré ? La question du religieux est plus vaste que celle de savoir s'il y a un Dieu, s'il n'y en a pas, de ce qu'il est ou de ce qu'il n'est pas. » (J.S.B.)

« Les Églises voleraient en éclats si les discours des prédicateurs portaient directement sur les choses mêmes. »

(2) « *Combien de fois suis-je sortie du logis que le temps était si couvert que la fille que je menais me disait qu'il n'y avait pas d'apparence d'aller à pied, que je serais inondée de la pluie. Je lui répondais avec ma confiance ordinaire : "Dieu nous assistera". Et n'arrivais-je pas, ô mon Seigneur, sans être mouillée ?* » (Jeanne Marie Guyon, *La Vie*, 1^{ère} partie, 1714, 1720).

(3) « *Un an avant sa naissance, j'ouvris par la foi dans la Bible (...) et j'avais le pouce droit sur ces mots : "C'est une parole de promesse, je reviendrai en ce temps l'année prochaine, et Sarah ton épouse aura un fils". Mon cher mari eut foi en cette sentence et écrivit sur la table (...) : "L'année prochaine, en ce temps, Johanna aura un fils"* » (Johanna Eleonora Petersen, *Vie*, 28, 1719).

(4) « *Quand je vis la terrifiante nature du feu (...), je songeai à la terrible nature du feu le jour du jugement dernier et aux craintes des infidèles. Je fus frappée en mon cœur* » (Kata Bethlen, *Autobiographie*, 212, 1762).

(5) « *Le chasseur aurait été le premier à raconter une histoire parce qu'il était le seul en mesure de lire, dans les traces muettes (sinon imperceptibles) laissées par sa proie, une série cohérente d'événements* » (Carlo Ginzburg, *Spie, Radici di un paradigma indiziario, Miti emblematici*, Einaudi, 1986 (1979)).